

TRAHISONS

Théâtre de la Bastille

- **Date** Du 15 juin au 5 juillet
- **De** Harold Pinter
- **Mise en scène et jeu** Jolente De Keersmaecker, Robby Cleiren, Frank Verduyssen
- **Version française** Eric Kahane
- **Lumières** Thomas Walgrave
- **Costumes** Anne D'Huys
- **Technique** Tim Wouters
- **Décor** tg STAN



*All through the years of our youth
Neither could have known
Their own thought from the other's,
We were so much at one.
But O, in a minute she changed -
O do not love too long,
Or you will grow out of fashion
Like an old song.*

W.B. Yeats

tg STAN (pour Stop Thinking About Names, tout un programme) est cette compagnie flamande qui joue Tchekhov, Gorki, Bernahrd, Ibsen ou Büchner, en prenant systématiquement le parti du refus de l'illusion théâtrale, ce qui lui vaut de revenir à chaque festival d'automne depuis bientôt dix ans. *Trahisons* est une variation de Harold Pinter autour du thème ô combien traditionnel du triangle amoureux, et celle de ses pièces que l'on hésiterait le moins à faire entrer au répertoire, tant elle fait aujourd'hui figure de classique. D'un côté donc, un jeu déconstruisant tous les ressorts ordinaires de la scène; de l'autre, une pièce qui joue à déconstruire sur scène tous les ressorts de l'ordinaire. Autant dire que pareille rencontre était attendue.

La ligne si claire que trace le scalpel

La première scène suffit pour réaliser à quel point le collectif tg STAN est passé maître en son art. Jerry, l'ancien amant, et Emma, la femme, se revoient seul à seul pour la première fois depuis deux ans. Entre eux, tout est fini. Elle va quitter Robert, son mari, et accessoirement le meilleur ami de Jerry, qui la trompait, à son insu aussi bien qu'à celui de Jerry, depuis longtemps, très longtemps. Peut-être même depuis aussi longtemps qu'Emma et Jerry le trompaient. Les deux comédiens débudent leur échange de banalités en se tenant à cinq bons mètres l'un de l'autre, éclairés par des néons à la lumière froide et implacable. Le rythme est d'une lenteur catatonique, digne de la réanimation artificielle qu'ils tentent de faire subir au cadavre de leur relation passée. La gêne est palpable, et le public, comme il se doit, hilare.

Au fur et à mesure que Pinter rembobine leur relation – le coup de génie de la pièce réside en cette marche rétrograde, la première scène étant probablement leur ultime entrevue, la dernière celle de leur rencontre, on mesure l'extraordinaire justesse de cette interprétation. La traduction, d'abord, est simplement merveilleuse. Rarement aura-t-on ainsi entendu tout le tranchant de l'anglais de Pinter, que le changement de langue semble n'avoir qu'à peine émoussé. Le jeu est dans la même veine. Alors que Pinter déplorait constamment la manière qu'avaient les comédiens de massacrer la partition qu'il avait soigneusement établie à coups de points et de virgules, ceux-ci semblent avoir parfaitement saisi l'importance des silences, qu'ils soient pesants, embarrassés, ou lourds de signification. Les phrases s'écrasent sur leur interlocuteur, qui doit encaisser avant de relancer : si Jerry et Robert ne jouent plus au squash, au grand dam du second, c'est peut-être parce que la conversation courante suffit désormais, comme exutoire à leur violence.



Croire qu'on en a : virilité et *self-deception*

On prend alors peu à peu conscience de certains fils, qui semblent structurer l'évolution rétrograde de la trame. L'incapacité de Jerry à se souvenir avec exactitude, en particulier lorsqu'elle concerne les moments les plus marquants, semble-t-il, de sa vie, symptomatique de l'indolence générale du personnage. On pourrait en effet croire qu'il ne s'agit là que d'une séquelle de l'âge – après tout, leur relation a

commencé plus de sept ans auparavant lorsque débute la pièce, alors qu'en fait, dès la dernière scène (celle du début, donc, de leur liaison), il se trompe quant à la couleur de la robe de mariage d'Emma, bien qu'il ait été son garçon d'honneur. La brutalité de Robert également, cet éditeur anti-moderniste qui n'apprécie que Yeats, et n'hésite pas à déclarer à sa femme qu'il lui a toujours préféré Jerry, et, à ce titre, aurait dû, lui, la tromper avec Jerry, plutôt que l'inverse.

Et c'est surtout la misogynie incroyable de certains dialogues, que les comédiens paraissent parfois prendre un malin plaisir à marquer d'une pause. Flanquer une dérouillée à sa femme, rien de plus naturel : cela vous prend de temps, comme une démangeaison. On se souvient à ce sujet de la polémique qui avait suivi la mise en scène du *Retour*, du même auteur, par Luc Bondy à l'Odéon il y a quelques saisons, pièce où le statut de la femme est plus qu'ambigu. Ici, en tout cas, si domination masculine il y a, et c'est indéniable, elle est d'une telle stupidité que le spectateur ne peut rester que pantois. Emblématique est à cet égard l'échange entre Robert et Jerry, pourtant deux lettrés de haut vol, qui soutiennent tous deux que les bébés garçons sont plus angoissés à l'idée de quitter le ventre maternel et d'affronter le monde que les bébés filles, mais échouent à trouver une explication satisfaisante. Après s'être grattés la tête de concert, ils tombent d'accord pour attribuer ce curieux phénomène ... à la différence des sexes. Nous n'aurons pas l'avis d'Emma sur cette question.



Libre union

Enfin, au-delà d'un goût décidément excellent en matière de choix musicaux, on ne peut que célébrer la patte tg STAN, notamment dans la scénographie, dont l'utilisation des lumières pour mesurer l'intimité, du néon glacial à la chaleur estampillée Ikea, est remarquable. Les choix récurrents de ce collectif, celui de tout faire à vue, d'utiliser les éléments de décor dans une optique clairement antiréaliste, de toujours veiller à maintenir un contact ironique avec le public, semblent trouver dans l'écriture de Pinter un excellent matériau. Et réciproquement. Car là où la mise en scène de Frédéric Béliet-Garcia au Français, en septembre de cet saison, filait la métaphore du cinéma, faisant de la pièce une succession de flash-backs, et lui conférant ainsi un parfum doux-amer, empreint de nostalgie, celle-ci paraît

bien déterminée à éliminer la moindre afféterie, les charmes de l'accent flamand exceptés.

Et c'est ainsi que l'inversion chronologique prend tout son sens : quand les comédiens jouent de cette manière, avec le souci de constamment rappeler au spectateur qu'ils ne sont pas dupes de leurs artifices, la pièce n'est plus l'histoire triviale d'une liaison, que l'on aurait simplement racontée à l'envers. Il ne s'agit plus d'un triangle amoureux aux personnages initialement virevoltants, dont les rapports sombreraient peu à peu dans l'insignifiance, mais d'un complexe de relations que chaque personne savait, dès le commencement, putréfié jusqu'à l'os. L'ironie perpétuelle, la dénuelement du plateau, ces acteurs qui ne quittent jamais vraiment l'espace de jeu mais regardent les autres jouer des scènes dont leur personnage est absent, tout concourt à condamner d'emblée la velléité d'idylle amoureuse la plus innocente, rendant parfaitement dérisoire le jeu de dissimulations et de feintes des amants. Le théâtre et l'intime s'unissent pour nous révéler qu'ils tournent à vide, en entretenant leurs mensonges de ridicules. Pinter et tg STAN, ou la dernière possibilité d'un amour heureux ?

par Justin Winzenrieth